Handwritten:
K
C
2078

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

<https://archive.org/details/noticesurlesprod00fill>

EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS

EN 1878

NOTICE

SUR LES

PRODUITS MARITIMES

DU LITTORAL ALGÉRIEN

ALGER

IMPRIMERIE CURSACH

22, RUE DES CONSULS, 22

1878

Gb 147

NOTICE

SUR LES

PRODUITS MARITIMES

DU LITTORAL ALGÉRIEN

I. — Les Poissons

A quelques espèces près, les poissons qu'on rencontre sur la côte d'Algérie diffèrent peu de ceux qui existent aux Canaries ou dans quelques-unes des îles voisines; on les divise en trois catégories d'espèces :

1° Les *poissons de passage*, au nombre desquels nous citerons : le thon, la bonite, le maquereau, la sardine, l'anchois, l'alach;

2° Les poissons qui habitent les côtes et qui se tiennent à des profondeurs plus ou moins grandes, tels que : le rouget, le merlan, la sole, le galinette, le pageot, la seiche, la raie, le poulpe, le chien de mer, les langoustes, les homards, les crevettes.

3° Ceux qui habitent les petits fonds, près les côtes, dans les bancs de roches, algues et sables, et qu'on désigne dans le commerce, les uns sous le nom de *poissons de roche* ou poissons noirs, les autres sous celui de *poissons blancs* ou bleus.

Les principaux poissons de roches sont : le mer ou méreau, appelé *Lucierna* par les Italiens, et *Cernia* par les Arabes; la murène, le congre, la rascasse, les rouquiers.

Parmi les poissons blancs, on distingue : le sard, le loup, le mulot, le bogue, la salpe, l'araignée, le brochet, la dorade, le dinti, l'oblade, etc.

Tous ces poissons entrent dans l'alimentation; mais les

principaux et les plus abondants sont : l'anchois, la sardine, le rouget, le merlan, la bonite, le maquereau, le thon et les poissons de roches de toutes espèces.

Les poissons d'eau douce, tels que : anguilles, barbots, aloses et mulets, ne figurent qu'en petites quantités sur les marchés; on les pêche en hiver seulement.

Les coquillages n'abondent point; il en est, pourtant, qu'il faut signaler :

HUITRES. — Les huîtres sont rares; on en trouve çà et là, dans les golfes où débordent des rivières, mais en très-minimes quantités.

Deux bancs d'une certaine importance, découverts dans le golfe d'Alger et dans celui de Sidi-Ferruch, ont été exploités par les gens de mer qui se livrent à cette pêche : ils ont été vite épuisés en raison de leur peu d'étendue, et ils sont aujourd'hui couverts de vase provenant des rivières du Hamize, de l'Harrach et du Mazafran.

PRAIRES. — Il y en a quelques-unes dans le port d'Alger; elles ont été importées de Mahon, après la conquête et parquées dans certaines parties du port, où elles se reproduisent.

CLOVIS. — On les pêche dans les plages d'Alger, Sidi-Ferruch, Bône, Philippeville et Mostaganem (*embouchure du Chélif*), mais en petites quantités : (Bône est l'endroit où on en trouve le plus).

MOULES. — On en voit en plusieurs parties de la côte, sur quelques roches détachées; — entre Bône et Stora, Bône et La Calle, Stora et Djidjelli, Bougie et Dellys, Alger et Dellys, Alger, Cherchell et Ténez, Oran et Rachgoun, et dans l'ouest de Nemours.

Les points où elles abondent sont à l'ouest de Nemours (*Pointe-Noire*), à l'est de la Tafna et à Sidi-Brahim.

OURSINS. — Ils sont en quantités considérables dans toutes les baies où se trouvent des mattes d'algues.

ARAPÈDES, BIGORNOS, ETC. — Habitent les roches du littoral, et plus particulièrement les points peu fréquentés.

CRABES. — On les divise en crabes de roches et crabes de fond. Ces derniers sont pêchés à l'aide de filets.

Une plus longue nomenclature serait hors de proportion avec le cadre étroit de cette notice; mais nous signalerons à l'attention de nos lecteurs les ouvrages de MM. Berthelot (1) et A. Guillemot (2), ainsi que l'opuscule (3) publié par M. le Dr A. Bourjot, ancien professeur d'histoire naturelle au Lycée Fontanes.

II. — Pêche côtière

Avant l'occupation française, l'administration turque laissait aux agents du fisc le soin de traiter de gré à gré avec les armateurs indigènes ou étrangers qui pêchaient sur le littoral, — exception faite du corail, dont nous parlerons ci-après, — mais le nombre des bateaux était peu considérable. Après l'occupation, on essaya vainement de développer cette industrie : les indigènes y renoncèrent pour la plupart, et les étrangers restèrent maîtres absolus du marché. Cet état de choses, qui dura jusqu'en 1856, fut modifié par un arrêté ministériel en date du 24 septembre, portant réglementation de la pêche côtière, et qui est encore en vigueur. Cet arrêté détermine le littoral de l'Algérie, les limites de la pêche maritime, les époques d'ouverture et de clôture des différentes pêches, l'indica-

(1) *La pêche sur la côte occidentale d'Afrique*; 1 vol. in-8°. —

(2) *Histoire naturelle des reptiles et des poissons*; 2 vol. gr. in-4°, avec planches. — (3) *Liste des poissons vendus au marché d'Alger*; 1 vol. in-8°.

tion de celles qui sont libres pendant toute l'année, les saisons pendant lesquelles certaines pêches sont interdites, les rets, filets, engins et instruments de pêche prohibés, les dispositions spéciales propres à prévenir la destruction du frai et à assurer la conservation du poisson et du coquillage (1), les conditions d'établissement des pêcheries, des madragues, sardinières, etc.

Les chiffres ci-après indiquent l'augmentation progressive des armements :

NOMBRE DE BATEAUX EMPLOYÉS A LA PÊCHE DU POISSON FRAIS

1837....	142 bateaux	—	1873....	836 bateaux
1865....	441 id.	—	1875....	1055 id.
1866....	453 id.	—	1877....	974 id.

De 1866 à 1877, le nombre des bateaux pêcheurs a donc plus que doublé.

III. — Engins de pêche

Les engins de pêche le plus généralement employés sont les suivants :

Les *madragues*, destinées à la pêche du thon et autres poissons de passage ; les *filets-sardinals*, destinés à la pêche de la sardine et de l'anchois ; les *filets-bœufs*, pour la pêche du merlan, du rouget, du pageot, de la galinette, de la sole (poissons à écailles), et de la seiche, de la raie, du chien de mer (poissons à peau) ; les *filets entre-maillles*, pour la pêche des poissons de roches de toutes espèces ; les *filets-murailles*, composés d'une simple toile à mailles de diver-

(1) Par suite de tolérances administratives, les dispositions relatives aux engins prohibés restent inexécutées, en ce qui concerne plus spécialement la pêche dite au bœuf.

ses dimensions et servant à la pêche de tous les poissons bleus, tels que bonites, maquereaux, oblades, sards, etc.; les *filets-seines* (à poche), pour les poissons de toutes sortes; enfin, les *palangres*, ou *lignes de fond*, et les *lignes dites flottantes*.

De ces divers engins, les uns sont établis à demeure fixe : telles sont les madragues et les filets-murailles; les autres sont placés au large, ou près des côtes, par des bateaux de dimensions plus ou moins grandes.

Nous entrerons à ce sujet dans quelques détails :

MADRAGUE. — La madrague se compose d'une série de chambres qui communiquent entre elles et dont les parois sont formés de filets *fixes*. La dernière chambre renferme un filet *mobile*, en forme de nappe, destiné à être soulevé lorsque le poisson est entré dans cette chambre.

L'établissement d'une madrague exige des conditions particulières : il faut une profondeur de vingt mètres au plus et une crique ou une baie abritée contre les grands vents. Il en a été installé dans les baies d'Alger, de Dellys, de Sidi-Ferruch et d'Arzew, mais pas une d'elles n'a donné, jusqu'à ce jour, de résultats bien satisfaisants.

BATEAUX-BŒUFS. — Ces bateaux, ainsi nommés parce qu'ils pêchent à deux, naviguent parallèlement et à la voile, à 150 mètres environ l'un de l'autre; l'équipage se sert d'un filet à grande poche, qu'il traîne au fond de la mer au moyen d'une corde de 350 à 400 mètres de longueur, fixée à chacun des bateaux.

Chaque bateau est monté par dix ou douze hommes, y compris les novices et les mousses. Suivant les conventions habituelles, et déduction faite de la nourriture de l'équipage, ainsi que des frais occasionnés soit par les ava-

ries survenues aux navires et aux engins, soit par toute autre cause, le produit de la pêche est divisé en trente parts, dont douze reviennent invariablement à l'armateur; le reste appartient à l'équipage dans les proportions suivantes : trois parts au patron qui commande le bateau « *au vent* » (celui qui dirige la manœuvre); une part et demie à celui qui commande le bateau « *sous le vent* » (qui suit la manœuvre du bateau *au vent*); une part à chaque matelot; trois quarts de part à chaque novice; une demi-part ou un quart de part aux mousses, selon leur âge.

BATEAUX-SARDINALS. — Ces bateaux ont pour engins des *toiles à mailles* ou *filets-murailles* de 15 ou 20 mètres de hauteur, selon les profondeurs où l'on pêche. Ces toiles sont faites de diverses grosseurs de fil; les mailles en sont plus ou moins larges, suivant l'espèce de poisson qu'on veut pêcher, le poisson se prenant par la tête dans les mailles de la muraille contre laquelle il donne en nageant.

Le bas de la toile est maintenu au fond et à la surface de l'eau : — au fond, par une corde qui forme garniture et à laquelle sont enlacées des bagues de plomb; à la surface, par un cordeau garni de liège. On pêche avec ces engins tous les poissons bleus, sans distinction, depuis l'anchois jusqu'au thon.

Les bateaux-sardinals sont ordinairement montés par un patron, trois hommes et un mousse. Le produit de la pêche, déduction faite des frais de monture et autres, est divisé en deux parts, l'une réservée au propriétaire du bateau et des filets, l'autre à l'équipage. Cette dernière moitié est répartie comme suit : une part et demie au patron, une part à chacun des matelots, une demi-part au mousse.

PALANGRIERS. — Les engins employés dans les palangriers se composent de trente à quarante *palangres*.

Une palangre est formée de six cordeaux successifs ayant chacun trente mètres de longueur et rattachés, bout à bout, les uns aux autres : la longueur totale de la palangre est donc de 180 mètres; à chaque cordeau est fixée, de trois mètres en trois mètres, une petite ligne longue de 1^m50, au bout de laquelle est adapté un hameçon. La palangre est allongée au fond de la mer : elle y est maintenue par de grosses pierres; une corde, surmontée d'un liège, indique l'emplacement de ses extrémités.

Pour la pêche des langoustes et des poissons blancs, les palangriers se servent aussi de paniers en jonc qu'ils placent à de grandes profondeurs, où ils sont maintenus à l'aide d'une pierre : une corde, au bout de laquelle sont attachés des morceaux de liège d'une certaine épaisseur, indique l'emplacement du panier.

Les bateaux palangriers jaugent de un à trois tonneaux et sont ordinairement montés par quatre hommes. Le produit net de la pêche est partagé de la manière suivante : un tiers est réservé au propriétaire du bateau et des engins, les deux autres tiers sont répartis entre les hommes de l'équipage : deux parts au patron, une part à chaque matelot, trois quarts, demi ou quart de part aux novices et mousses, selon leur âge.

BATEAUX A LA LIGNE. — Ces petits bateaux, montés par deux ou trois hommes, munis de lignes plus ou moins longues, sont armés pour la pêche à la *traîne* et pour la pêche à *fond*. — A la ligne à la *traîne*, le bateau étant en marche, on prend les poissons blancs ou bleus, tels que bonites, maquereaux, etc.; — à la ligne de *fond*, qu'on jette quand le bateau est arrêté et qui est main-

tenue au fond de l'eau par un morceau de plomb fixé à son extrémité, on prend divers poissons de roches, sarrans, rascasses, méreaux et autres.

Ces bateaux sont aussi munis de lignes volantes, sans plomb.

PÊCHE AU FEU. — Cette pêche est le plus ordinairement faite par des amateurs en partie de plaisir ; les pêcheurs de profession ne peuvent s'y livrer que de loin en loin, car elle exige, pour être fructueuse, un concours de circonstances qui se présentent rarement : une mer calme, pas de vent, une eau très-limpide et un ciel sombre.

Les engins se composent : 1^o d'un feu fixe, placé à l'avant du bateau (anciennement on se servait d'une grille en fer, dans laquelle on brûlait du bois de pin gras ; aujourd'hui, les pêcheurs s'éclairent avec un appareil au pétrole) ; 2^o de tridents, ou fourches en fer, emmanchés séparément au bout d'une perche ayant trois ou quatre mètres de long.

Deux hommes suffisent pour la pêche : l'un tient les rames, l'autre lance le trident : les personnes qui accompagnent les pêcheurs se placent à l'arrière du bateau. Les poissons qu'on harponne de préférence à tous autres sont le mulot, le sard, le loup, la dorade et les congres.

IV. — Importance de la pêche

La pêche du poisson, sur le littoral algérien, est presque exclusivement faite par des marins étrangers, italiens et espagnols ; quelques arabes s'y livrent également ; peu de Français y prennent part.

Depuis quelques années, on signale une augmentation sensible dans le rendement des produits ; si on prend

pour termes de comparaison les années 1865 et 1877, on trouve les différences suivantes :

	1865	1877
Nombre de bateaux.	501	974
Nombre d'hommes	1.352	4.330
Produit de la pêche	3.493.400 kilog.	6.839.000 kilog.
Valeur des produits	1.261.800 fr.	2.558.000 fr.

Soit, pour 1877, une différence en plus de 1,296,200 fr. dans la valeur des produits livrés à la consommation.

La pêche de la sardine et celle des anchois donne lieu, en outre, à une exportation assez considérable. Les armateurs, italiens pour la plupart, salent à bord les poissons et les emportent ainsi préparés dans leur pays : ces pêcheurs forment, du reste, une catégorie à part dans le personnel maritime; tous, à de rares exceptions près, arrivent dans les ports du littoral munis d'engins et de provisions en quantités suffisantes pour les besoins de la campagne et n'ont à demander au commerce local que des objets d'une indispensable nécessité. Ils réalisent ainsi de gros bénéfices, sans profit pour la Colonie.

A propos de la pêche de la sardine, nous rappellerons qu'on utilise avec succès, depuis quelque temps, une rogue artificielle fabriquée par le Dr Morvan avec des sauterelles d'Algérie, et qui paraît avoir des qualités au moins égales à celles de la rogue de Norvège.

V. — Sardineries et établissements de salaisons

Sur plusieurs points du littoral, on a établi des ateliers pour la fabrication de conserves à l'huile (*sardineries et autres*) et pour la salaison des poissons. Ces établissements sont situés dans ou près les centres ci-après désignés :

DÉPARTEMENTS

LOCALITÉS

Alger..... Alger, Cherchell, Castiglione.
Oran Oran, Mers-el-Kebir, Nemours, Arzew.
Constantine .. La Calle, Herbillon, Stora, Collo,
Oued-Marsà, Bougie.

Les principaux établissements sont ceux de La Calle, de Stora, de Collo et de Bougie; les sardineries proprement dites ont une certaine importance.

Le tableau qui suit fait connaître, par nature d'industrie, le nombre des établissements qui existaient en 1877, et celui des ouvriers qui y étaient employés :

	DÉPARTEMENTS			TOTAL	
	ALGER	ORAN	CONSTANTINE	des établis- sements	des ouvriers
Nombre de sardineries.....	»	»	5	5	»
— d'ouvriers employés	»	»	139	»	139
— de sardin. et d'étab. de salais.	»	7	3	10	»
— d'ouvriers employés	»	14	23	»	37
— d'établissements de salaisons.	9	»	26	35	»
— d'ouvriers employés	64	»	146	»	210
TOTAUX				50	386

Soit, au total, pour toute l'Algérie, 50 établissements industriels occupant 386 ouvriers.

VI. — Exportations (COMMERCE SPÉCIAL)

Voici, depuis 1867, par période triennale et pour chaque port d'embarquement, la progression suivie par le commerce spécial d'exportation :

POISSONS SALÉS OU A L'HUILE

(Thons, Sardines, Alachs, Anchois)

QUANTITÉS EXPORTÉES

ANNÉES	PRINCIPAUX PORTS D'EXPORTATION	POISSONS A L'HUILE	POISSONS SALÉS	TOTAL
1867	Oran	2 ^k	375.825 ^k	375.827 ^k
	Alger.....	»	38.405	38.405
	Philippeville	2.034	393.289	395.323
	Bône	100	7.409	7.509
		2.136	814.928	817.064
1870	Oran	52	650.530	650.582
	Alger.....	40	117.948	117.988
	Philippeville	69.643	1.071.169	1.140.812
	Bône	»	246.962	246.962
		69.735	2.086.609	2.156.344
1873	Oran	94.740	1.130.450	1.225.190
	Alger.....	44	500.477	500.521
	Philippeville	411.288	1.450.788	1.862.076
	Bône	35	825.375	825.410
		506.107	3.907.090	4.413.197
1876	Oran	19.634	621.730	641.364
	Alger.....	234	344.539	344.773
	Philippeville	415.991	1.948.143	2.364.134
	Bône	36.773	1.902.785	1.939.558
		472.632	4.817.197	5.289.829

Il suffit de comparer entre eux les chiffres inscrits au tableau qui précède pour juger des progrès accomplis dans cette branche de commerce; — En 1867, l'exportation des poissons à l'huile était à peu près nulle; celle des poissons salés donnait à peine 815 tonnes; dix ans après, on exportait 473 tonnes environ de conserves et près de 5,000 tonnes de poissons secs.

La valeur *officielle*, en Douane, est de 2 fr. 50 c. le kilogramme pour le premier de ces produits, et de 60 cent. le kilog. pour le second. En 1876, le commerce d'exportation, pour chacun d'eux, était donc ainsi réparti : 1,181,580 francs pour les poissons à l'huile; 2,890,317 francs pour les poissons salés; soit, au total et pour l'ensemble, 4,071,897 francs.

Cette industrie, toute nouvelle en Algérie, a certainement de l'avenir, en raison de l'abondance du poisson et du bon marché des huiles que fournit la Kabylie.

LE CORAIL

LE CORAIL

I. — Sa nature

Le Corail, dont la nature a été longtemps méconnue, était, au dire des Anciens, « un arbrisseau ayant une racine et des branches, mais dépourvu de feuilles. » Au moyen-âge, on le désignait ainsi : « plante qui végète comme les arbres et qui se pétrifie ensuite au fond de la mer. » A la fin du XVI^e siècle, on le rangeait au nombre des plantes maritimes, et, plus tard (1706), un naturaliste italien, le comte Marsigli, prétendant justifier cette classification, écrivait à l'abbé Bignon, président de l'Académie Royale des Sciences : « les branches de cette plante étant tirées de la mer et posées dans des vases où il y ait assez d'eau pour les couvrir, au bout de quelques heures on voit, de chaque tubule, sortir une fleur blanche ayant son pédicule et huit feuilles, le tout de la grandeur et figure d'un clou de girofle... »

Un des élèves de Marsigli, Peyssonnel, soutint la même thèse : lui aussi il avait, affirmait-il, constaté la présence des fleurs. L'Académie, cependant, hésitait à le croire et, pour lever tous les doutes, elle lui fit donner mission d'explorer les côtes Barbaresques et d'étudier les plantes maritimes, mais plus particulièrement le corail, à la pêche duquel on lui recommanda d'assister.

Peyssonnel étudia sérieusement, reconnut qu'il s'était trompé et confessa son erreur : — « Je fis fleurir le corail,

écrivit-il, dans des vases pleins d'eau de mer, et j'observai que ce que nous croyions être la fleur de cette prétendue plante n'était, au vrai, qu'un insecte semblable à une petite ortie ou poulpe. J'avais le plaisir de voir remuer les pattes ou pieds de cette ortie, et ayant mis le vase plein d'eau où le corail était à une douce chaleur auprès du feu, tous les petits insectes s'épanouirent. L'ortie sortie étend les pieds, et forme ce que M. de Marsigli et moi avions pris pour les pétales de la fleur. — Le calice de cette prétendue fleur est le corps même de l'animal avancé et sorti hors de la cellule. »

Cette déclaration surprit tous les savants : elle parut à ce point étrange que Réaumur, chargé de la transmettre à l'Académie, n'osa point en nommer l'auteur. De nouvelles expériences furent aussitôt faites par trois membres de la docte compagnie, et elles eurent pour résultat de confirmer l'opinion de Peyssonnel.

Plus tard (1860), M. Lacaze-Duthiers, maître des conférences à l'Ecole Normale supérieure de Paris, fut chargé par M. de Chasseloup-Laubat, alors Ministre de l'Algérie et des Colonies, d'entreprendre de nouvelles recherches sur la reproduction du corail : après trois campagnes successives sur les côtes de La Calle, le savant naturaliste publia le résumé de ses longues et minutieuses observations (1). — Voici en quels termes il explique la formation des coraux : « On peut considérer une branche de corail » vivant comme une agrégation d'animaux unis entre eux » par un tissu commun, dérivant d'un premier être par » voie de bourgeonnement, et jouissant d'une vie propre,

(1) HISTOIRE NATURELLE DU CORAIL ; — 1 vol. gr. in-8° avec planches coloriées ; Paris, J. Rallièrre et fils, 1864.

» quoique participant à une vie commune. C'est une famille dont les membres sont unis et soudés ; c'est une collection d'êtres nés peu à peu par un mode particulier de formation, et qui ne se séparent jamais de celui qui jeta les premiers fondements de la colonie. »

« Chaque branche, rameau, pied, souche, colonie de corail, peut importe le nom qu'on voudra lui donner, a pour point de départ un œuf qui produit un jeune animal, lequel se fixe bientôt après sa naissance, et d'où dérivent alors les êtres nouveaux dont l'ensemble constitue le rameau. — L'œuf n'a pu donner naissance à ce jeune fondateur de la colonie qu'à la condition d'être imprégné, fécondé par la liqueur du mâle. Il y a donc deux espèces d'animaux dans le corail : les uns isolés et libres, les autres soudés et fixés, comme il y a eu pour eux deux modes distincts de formation. Les premiers sont le résultat de la reproduction ordinaire par le concours des sexes ; les seconds naissent par voie de bourgeonnement, indépendamment des sexes. »

Le corail habite les bancs de roches, à des profondeurs qui varient de 25 à 200 mètres ; il croît très rapidement, et atteint parfois une hauteur de cinquante centimètres ; il est d'autant plus estimé dans le commerce que sa couleur rouge est plus vive.

Sur la côte algérienne, beaucoup de bancs sont épuisés, en tout ou en partie ; on en trouve cependant encore dans les parages de La Calle, dans le golfe de Bône, au Cap de Fer, à Djidjelly, à Bougie ; — au Cap Matifou, à Ténès ; — au Cap Ferrat, au Cap Falcon, aux îles Habibas et au Cap Figalo. — Son exploitation par les armateurs français remonte au XVI^e siècle : il n'est pas sans intérêt d'en faire ici l'histoire :

II. — Bacs principaux ; — La Calle

Ce fut sous le règne de François I^{er}, en 1520, que les marins français pêchèrent pour la première fois le corail sur la côte algérienne ; mais le privilège concédé par Kaïr-Ed-Dîn ne donna lieu qu'à quelques tentatives individuelles. En réalité, l'installation des corailleurs français en Afrique ne date que de 1561. Sous Charles IX, deux négociants de Marseille, — Thomas-Linchès et Carlin-Didier — achetèrent le droit de pêche et fondèrent à l'Est et à 48 kilomètres de Bône, un comptoir de commerce qu'ils désignèrent sous le nom de *Bastion de France*. Plus tard, ils installèrent une station de pêche dans le petit port de La Calle, où leurs navires pouvaient, en cas de besoin, trouver un abri.

Cette première exploitation ne fut pas heureuse et les entrepreneurs cédèrent leurs droits à une compagnie dont un sieur de Moissac était le Directeur. L'établissement était en pleine prospérité, lorsque les Arabes le dévastèrent sur un ordre venu d'Alger (1). Le roi de France, Henri IV, exigea une complète réparation du dommage ainsi causé à nos nationaux : six mille sequins furent comptés par le Divan, mais le traité conclu à cette occasion entre la France et la Sublime-Porte resta longtemps lettre morte.

Sous Louis XIII, Richelieu fit reprendre les négociations (1626), et les droits de pêche à payer annuellement à la Régence furent fixés à 8,000 écus. Cela dura, avec des alternatives de hausse ou de baisse dans la fortune du comptoir, jusqu'à la création de la *Compagnie d'Afrique*

(1) Voy. : LE COMMERCE ET LA NAVIGATION DE L'ALGÉRIE AVANT LA CONQUÊTE FRANÇAISE, par Elie de La Primaudaie. — Paris, Imprimerie Lahure (1861.)

(1741). — A dater de cette époque, La Calle devint, et resta jusqu'en 1799, un établissement de premier ordre et le siège d'un grand mouvement commercial.

La Compagnie y entretenait en dernier lieu un Agent principal avec le titre de Gouverneur, un chancelier, un trésorier, un inspecteur, un aumônier, un chirurgien-major et deux aides, un commis au magasin général, quatre surnuméraires, des drogmans, des ouvriers de toutes professions, enfin une garnison de 50 hommes commandés par un capitaine.

La pêche s'effectuait pour le compte de la Compagnie au moyen d'une cinquantaine de bateaux qui lui appartenaient, et dont les équipages étaient composés, pour chaque bateau, de 10 à 12 matelots. La plupart, corses ou provençaux, retournaient chez eux pendant l'intervalle d'une pêche à l'autre, ou bien étaient répartis dans 48 baraques que comprenait à cet effet l'établissement. Pendant ce temps de repos, les bateaux étaient tirés à terre, et l'on procédait à leur réparation sous des chantiers couverts.

Outre les bateaux affectés à la pêche du corail, la Compagnie possédait encore un aviso et plusieurs bâtiments du port de 50 à 120 tonneaux, pour le transport en France des produits de la pêche et de ses achats en grains, cuirs, cires et laines, et pour le retour des marchandises manufacturées qu'elle débitait dans le pays, et de tous les objets que ne lui fournissait pas le sol de l'Afrique.

La Calle comprenait un grand nombre de beaux magasins, des quais, une église, un hôpital, un lazaret, quatre postes militaires, quatre bastions armés de canons, une mosquée pour les Arabes employés par la Compagnie, enfin tout ce qui pouvait être nécessaire au bien-être, à l'approvisionnement et à la défense d'une ville de 2,000 âmes,

bien qu'en certaines saisons la population descendît au-dessous de ce chiffre.

Au milieu de la guerre déclarée aux privilèges en 1789, ceux des compagnies commerciales ne pouvaient pas être épargnés. La Compagnie d'Afrique fut attaquée avec vivacité. Les réclamations du commerce et le principe général des privilèges commerciaux furent examinés dans le sein de l'Assemblée constituante. Le résultat de la discussion fut la dissolution de toutes les compagnies, hors celle d'Afrique. Mais les événements qui suivirent n'étaient pas propres à consolider la prospérité de l'établissement de La Calle. La guerre maritime lui porta un coup funeste, et en 1799 la saisie des propriétés de la Compagnie, au commencement de l'expédition d'Egypte, força les habitants de La Calle d'abandonner la Colonie. Tout ce qu'ils laissèrent sur les lieux fut livré au pillage et à la destruction; — ce fut une ruine complète.

Sur ces entrefaites, l'Angleterre, restée maîtresse de la Méditerranée, profita de son ascendant sur la Régence d'Alger pour se faire céder, en 1807, nos concessions d'Afrique, moyennant une redevance annuelle de 267,500 francs : l'on sait qu'elle les garda près de dix années ; notre reprise de possession ne date que de 1816, après la conclusion de la paix générale. Nous n'avions à reprendre que des ruines, car l'expédition de lord Exmouth venait d'avoir lieu et avait été le signal de l'incendie et de la destruction presque complète de La Calle par les Maures. La restauration des bâtimens dut, en conséquence, être le premier soin du Gouvernement.

Dans le but de rendre à cet établissement, comme à toutes les différentes parties de nos possessions d'Afrique, leur ancienne importance, plusieurs commissions furent

successivement appelées à délibérer sur le choix du système d'administration qu'il convenait de leur appliquer. D'après leur avis on abandonna, en 1822, pour huit années, l'exploitation du privilège commercial à M. Paret, négociant à Marseille (1), et celle de la pêche du corail continua seule d'être dirigée par le département des affaires étrangères. Les avantages résultant de ce double privilège coûtaient à la France, sous la restauration, une redevance de 200,000 francs envers le Pacha d'Alger, dans laquelle le Trésor rentrait en accordant des patentes pour la pêche du corail aux bâtiments étrangers (sardes, génois, espagnols, etc.), à raison de 1,000 francs pour la saison d'été et de 500 francs pour celle d'hiver.

Ces deux systèmes d'exploitation étaient en pleine vigueur lorsque la guerre éclata tout à coup, en juin 1827, entre la France et Alger. L'abandon de La Calle et sa destruction par les troupes du Dey en furent la suite.

La conquête d'Alger, en 1830, devait nécessairement appeler l'attention du Gouvernement sur les avantages qu'il était permis d'attendre de la restauration de La Calle, dans le cas où, soit par un traité, soit par la force des armes, il deviendrait possible de reformer un établissement sur ce point de la province de Constantine, sans avoir à craindre que les pêcheurs ou colons qui viendraient s'y fixer fussent incessamment inquiétés par les Arabes. Dès le commencement de 1831, cette affaire fut l'objet d'un examen approfondi de la part du Département de la guerre. L'ordre fut donné au Général commandant l'armée d'occupa-

(1) Voy. HISTOIRE DE LA CALLE ET DES ANCIENNES CONCESSIONS FRANÇAISES D'AFRIQUE, 1 vol. gr. in-8° par Ch. Féraud, interprète principal de l'armée, attaché au Gouverneur général de l'Algérie. Alger, librairie A. Jourdan.

tion d'Afrique de faire faire une reconnaissance des ruines de la ville, afin de déterminer jusqu'à quel point il serait possible d'en reprendre possession sans trop de dépenses ni d'effusion de sang.

Cette reconnaissance fut faite au mois de mai 1831. A cette époque La Calle ne représentait plus que des masures abandonnées et inhabitables.

On laissa les choses en l'état, en attendant que le pays fût pacifié ; — En 1836, le maréchal Clauzel jugea que le moment était venu de procéder à une installation définitive, et nos troupes occupèrent l'ancienne ville.

La Calle est aujourd'hui une ville de 6,000 âmes ; — l'exploitation des forêts qui l'avoisinent, celle des mines de Kef-oum-Theboul et la pêche du corail lui donnent une certaine importance.

III. — La pêche ; — Les engins

LES BATEAUX. — Les corallines affectées à la grande pêche sont, pour la plupart, construites en Italie, sur un modèle uniforme. Elles jaugent environ de 6 à 14 tonneaux, ont une grande solidité et tiennent parfaitement la mer. Leur voilure consiste le plus ordinairement en une grande voile latine, et un foc. — L'équipage se compose de dix à douze hommes, y compris le patron et un poupier. Les meilleurs matelots sont payés 500 et 400 francs pour les six mois d'été ; c'est l'exception : le plus grand nombre est à la solde de 300 et même de 200 francs. Tous indistinctement reçoivent des rations de vivres dont le coût journalier est évalué à cinquante centimes.

Pour la petite pêche ou pêche côtière, les bateaux n'ont que quatre ou six hommes d'équipage.

Enfin un certain nombre de pêcheurs se servent de chaloupes jaugeant de 3 à 6 tonneaux, montées par deux ou trois hommes et un mousse : rarement ces embarcations restent en mer pendant la nuit.

LES ENGINs. — On désigne sous le nom générique d'*engin* l'ensemble des filets, des pièces de bois ou de fer employés pour la pêche : — « La prise du corail, dit M. Lacaze-Duthiers dans l'ouvrage remarquable que nous avons déjà cité, s'effectue par l'entortillement, autour de ses rameaux, des fibres peu tordues de la corde de chanvre ayant servi à faire le filet. Lorsque, par les manœuvres ou par l'action directe des courants, les rameaux ont été bien enlacés, ils sont cassés par des efforts répétés de traction. On le voit donc, le secret de la pêche consiste à avoir des engins composés de telle sorte qu'ils s'accrochent très-facilement à tous les objets, et surtout à les manœuvrer de façon à produire l'accrochement le plus complet qu'il soit possible. »

L'engin se compose : 1° d'une croix de bois, au centre de laquelle on attache le plus ordinairement une pierre très-pesante attachée elle-même à une longue et forte corde que manœuvre un des hommes de l'équipage qui la fait descendre et la maintient au fond de l'eau ; — quelquefois la pierre est remplacée par une pièce de fer dont la forme est celle d'une croix à bras égaux, très-courts et creux : les barres de bois qui forment la croix sont placées dans les cavités ; — 2° de filets plus ou moins longs, faits en chanvre très-fort, et disposés en forme de bourse, de façon à recevoir le corail.

Lorsque les pêcheurs sentent que la croix a touché le fond, ils lient la corde au bateau, puis ils rament à droite et à gauche et circulairement : la pierre heurte les rochers

et en détache le corail qui tombe dans les filets ou demeure suspendu aux branches de la croix.

La valeur d'un engin complet varie suivant le tonnage du bateau : pour une coraline de 14 à 16 tonneaux, il est évalué à 200 francs.

IV. — Importance de la pêche

La réglementation de l'exercice de la pêche a été plusieurs fois modifiée ; il convient de rappeler les changements qu'elle a subis.

Un arrêté de l'Intendant civil d'Alger, en date du 31 mars 1832, divisa en deux saisons la pêche du corail sur le littoral algérien et fixa comme suit le chiffre des prestations imposées aux corailleurs *étrangers*, les bateaux français étant quittes de tous droits : pour la pêche d'été, 1,160 francs ; pour la pêche d'hiver 535 francs, soit pour les deux saisons, une somme totale de 1,695 francs. — La même année (24 octobre), le Bey de Tunis céda à la France l'exploitation de la pêche sur les côtes de cette Régence, mais sous la réserve des modifications résultant de conventions internationales ;

En 1844, et suivant ordonnance royale du 9 novembre, il fut décidé que les corailleurs étrangers paieraient un droit fixe de 800 francs pour l'année entière, sans distinction de saison d'hiver ou d'été ;

Plus tard (décision du 10 avril 1861), certaines immunités furent accordées aux propriétaires des bateaux corailleurs résidant en Algérie ;

En 1864, un décret impérial (1^{er} juin), vint modifier les règlements antérieurs : la prestation annuelle de 800 francs fut maintenue pour les corailleurs étrangers, sous la ré-

serve spécifiée dans l'ordonnance de 1844, mais furent déclarés exempts de toute prestation :

1° Les bateaux corailleurs français ou algériens ;

2° Les bateaux corailleurs au-dessous de six tonneaux de jauge, construits en France ou en Algérie, ainsi que les bateaux francisés appartenant à des personnes domiciliées en France ou en Algérie depuis un an au moins, mais sous cette condition expresse que les patrons de ces bateaux seraient également domiciliés en Algérie depuis un an au moins, et qu'ils auraient dans leurs équipages deux matelots résidant dans la Colonie depuis plus d'une année.

Enfin, un décret en date du 19 décembre 1876, mais dont les dispositions ne seront applicables qu'à partir du 5 juillet 1878, a rapporté le décret du 1^{er} juin 1864, précité, et a réglé comme suit l'exercice de la pêche :

« Il n'y aura plus, à l'avenir, que deux catégories de » pêcheurs de corail : les Français indigènes ou naturalisés exonérés de tous droits et les Etrangers payant patente (art. 2).

» Pour être admis à la gratuité de la pêche, les bateaux » devront avoir été construits en France ou en Algérie, » ou être francisés et appartenir à des Français ou naturalisés ; les patrons et les trois quarts au moins de leurs » équipages devront être Français ou naturalisés. »

L'ordonnance de 1844 et le décret de 1864 ne produisirent ni l'une, ni l'autre, le résultat qu'on espérait, c'est-à-dire une augmentation constante des bateaux corailleurs ; leur conséquence la plus immédiate fut une diminution sensible, et presque continue, dans le montant des prestations. — On en jugera par le tableau ci-après :

ÉTAT DES BATEAUX CORAILLEURS

ANNÉES	BATEAUX				TOTAL	MONTANT des PRESTATIONS
	Français	Italiens	Espagn ^s	Divers		
1844	3	196	»	2	201	217.673 ^t
1845	1	164	»	1	166	127.200
1846	1	171	»	1	173	136.000
1847	1	152	»	1	154	120.800
1848	2	151	»	1	154	128.400
1849	2	105	»	»	107	85.600
1850	2	119	»	»	121	99.250
1851	3	124	26	1	154	108.800
1852	10	158	34	»	202	153.600
1853	8	179	13	»	200	153.600
1854	16	177	31	2	226	170.400
1855	9	56	7	1	73	53.600
1856	4	77	6	7	94	74.400
1857	11	104	23	9	147	111.200
1858	32	131	45	5	213	152.800
1859	14	154	11	12	191	148.000
1860	26	152	26	»	204	152.200
1861	49	167	22	»	238	178.000
1862	74	130	26	»	230	151.200
1863	113	130	40	3	286	181.200
1864	186	118	23	»	327	100.800
1865	194	118	15	10	337	62.400
1866	202	106	33	»	341	68.800
1867	145	63	4	»	212	87.800
1868	129	70	3	»	202	30.400
1869	135	85	5	»	225	38.000
1870	148	84	1	»	233	34.400
1871	162	55	3	»	220	23.600
1872	82	49	»	»	131	21.200
1873	313	75	»	»	388	30.000
1874	228	69	»	»	297	27.600
1875	216	66	»	»	282	26.400
1876	164	61	»	»	225	22.800

Le droit de pêche qui est fixé à 800 francs pour les étrangers, n'est que de 400 francs pour les Italiens, par

suite des conventions internationales dont il a été parlé plus haut. On voit, par le tableau qui précède, que depuis plusieurs années les armateurs de cette dernière nation sont les seuls étrangers qui prennent part à la pêche.

On ne connaît que très-imparfaitement les résultats obtenus à la fin de la campagne par chacun des bateaux : les corailleurs ne sont point, en effet, obligés de communiquer leurs livres de vente aux agents du fisc, et la douane doit forcément s'en tenir à leurs déclarations. — D'après ces déclarations, les quantités de corail brut exporté des divers ports de la Colonie, depuis l'application du décret de 1864 sont les suivantes :

1865.....	30.867 kilog.
1866.....	34.967 —
1867.....	29.081 —
1868.....	31.899 —
1869.....	30.233 —
1870.....	32.683 —
1871.....	31.334 —
1872.....	32.049 —
1873.....	30.264 —
1874.....	40.786 —
1875.....	34.785 —
1876.....	33.028 —

Mais ces chiffres ne représentent, croyons-nous, qu'une partie du produit réalisé, et nous ne les donnons que sous toutes réserves.

V. — Commerce

Le corail est divisé, au sortir de la pêche, en plusieurs catégories, dont voici les principales :

1° *Corail mort ou pourri*. — On comprend dans cette espèce les racines adhérentes à la roche et couvertes de dépôts pierreux ou d'encroûtements végétaux ; leur valeur varie de 5 à 20 francs le kilogramme ;

2° *Corail noir*. — C'est celui dont la teinte est franchement noire et qu'on emploie comme bijou de deuil ; s'il est de bonne qualité, il vaut de 12 à 15 francs le kilogramme, quelquefois davantage ;

3° *Corail en caisse*. — On désigne ainsi le corail nettoyé à sa sortie de la mer ; il comprend des rameaux de toutes grandeurs ; on l'estime, en cet état, de 45 à 70 francs le kilogramme ;

4° *Corail de choix*. — Il est formé des plus gros rameaux que les armateurs vendent séparément, à raison de 400 à 500 francs le kilog., lorsque les tiges sont peu tortueuses et de belle venue.

Les dépenses et les produits de la pêche sont évaluées comme suit par M. Lacaze-Duthiers.

Un grand bateau de 15 à 16 tonnes, monté par un équipage de 12 hommes exige, en moyenne, une dépense de 11,000 francs, pour une campagne de 6 mois, déduction faite de la coque et de tout ce qui est nécessaire à bord. — Le bateau qui pêche, dans la saison, 250 kilogrammes de corail, à 50 francs le kilogramme, couvre ses frais ; celui qui pêche 300 kilog. réalise, suivant la qualité du corail, un bénéfice de 2 à 3,000 francs. La pêche avec le sca-phandre est beaucoup plus fructueuse.

Le même auteur évalue à 2,500,000 francs le rendement annuel de la pêche sur les côtes de l'Algérie et de la Tu-

nisie, et à 12 millions la valeur commerciale des produits ouverts. On voit par là que la pêche, le façonnage et la vente du corail donnent lieu à un mouvement d'affaires assez considérable.

A vrai dire, l'Algérie n'en profite point : il en serait différemment si on créait à La Calle et à Bône des ateliers de polissage et de bijouterie. Un jour ou l'autre, des industriels bien avisés tenteront l'entreprise.

ACH. FILLIAS.

SPECIAL 93-B
5476